

Québec français



Astérix et Obélix contre César

Christiane Lahaie

Numéro 115, automne 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lahaie, C. (1999). Compte rendu de [*Astérix et Obélix contre César*]. *Québec français*, (115), 96–97.



Astérix et Obélix contre César

PAR CHRISTIANE LAHATE

Quand on annonça la sortie prochaine d'une adaptation de la bande dessinée imaginée il y a de cela maintenant quarante ans par René Goscinny et Albert Uderzo, je me pris à l'attendre avec une impatience d'autant plus grande que je suis, depuis ma plus tendre enfance, une « fan » des aventures d'Astérix et Obélix. Et c'est qu'on n'a pas lésiné sur les moyens : 21 semaines de tournage dans des décors de studio, 60 comédiens, 1495 figurants. Je vous laisse apprécier le budget... Le réalisateur/scénariste Claude Zidi ne s'attaquait pas à n'importe quoi. Mais pourquoi un tel projet ? Après tout, Astérix était déjà passé au grand écran dans de longs dessins animés comme *Astérix et Cléopâtre* ou *Les douze travaux d'Astérix* ! La transformation de personnages de papiers, caricaturaux et fort colorés, en des êtres de chair allait exiger beaucoup de la part des producteurs, mais plus encore des comédiens et de la réalisation. Pari tenu ? Rien n'est moins sûr, hélas.

Vers l'an 50 avant Jésus-Christ (on connaît, merci), un village d'irréductibles Gaulois résiste encore à l'envahisseur. Tout n'irait pas si mal si l'esclave et faux devin Prolix (Daniel Prévost) ne se mettait en tête de voler les impôts prélevés par les Romains

en se servant des Gaulois à leur insu. On s'en doute, ces derniers, gavés de la potion magique du druide Panoramix (Claude Piéplu), ne font qu'une bouchée de l'ennemi et s'emparent aisément du trésor, trésor que Prolix dérobe par la suite en laissant les Gaulois seuls face à la colère de César (Gottfried John). Aussi, l'empereur courroucé fera-t-il appel à Détritus (Roberto Benigni), fin et ambitieux stratège, afin de mater les rebelles. Or Détritus a des visées sur les lauriers de César, de sorte qu'il fait capturer le druide à la fois pour affaiblir les Gaulois et assurer sa propre suprématie. Après moult péripéties au cours desquelles Astérix (Christian Clavier) et Obélix (Gérard Depardieu) affrontent des hordes de Romains, des mares de mygales et de crocodiles, sans compter un éléphant et un ogre hideux, le plan de Détritus échoue. En effet, par un curieux concours de circonstances, César est secouru par les Gaulois. En signe de reconnaissance, l'empereur ordonne à ses troupes de lever le camp, et le village retrouve la paix et l'harmonie. Seul Obélix n'a pas réussi à conquérir Falbala (Laetitia Costa), mais est-ce si important, je vous le demande, tant qu'il reste des sangliers à manger ?

Avouons-le dès le départ, *Astérix et Obélix contre César* est un film à grand dé-

ploiement. Ses images initiales d'un César à cheval qui galope le long d'une plage magnifique, suivi de plusieurs cohortes de Romains aux armures étincelantes, a de quoi éblouir. On a l'impression que les beaux jours de Cecil B. DeMille sont de retour. Mais cela ne dure qu'un temps. Très vite, les effets spéciaux viennent pervertir ce réalisme pour lui donner une saveur merveilleuse, et là, on commence à s'inquiéter. Pour mémoire, je mentionnerai qu'hormis les portions de Panoramix, les premiers albums d'Astérix ne péchaient pas par excès de surnaturel. Ce n'est qu'à partir du *Grand fossé* (quand Uderzo a assuré à lui seul la suite des choses) que cette tangente a été prise pour le meilleur, mais surtout pour le pire. De divertissement qu'il fallait prendre au premier et second degrés, les albums d'Astérix sont devenus des bandes dessinées pour enfants, délaissant les interférences de séries plus subtiles, destinées aux adultes. Fidèle à cette nouvelle façon de faire où le merveilleux prend le pas sur le réalisme (notamment, un barde dont la voix fait pleuvoir), le film de Zidi semble finalement s'adresser davantage à un jeune, très jeune public. Bien sûr, on a droit à quelques allusions à notre époque, « le décodeur » d'images du devin, le barde Assurancetourix



(Pierre Palmade) qui chante « J'aurais voulu être un artiste » ou les exemptions de taxes pour les petites entreprises, mais encore ?

Si la série *Astérix* misait sur l'humour verbal, au risque d'un mauvais jeu de mots à l'occasion, on comprend que les artisans d'*Astérix et Obélix contre César* ont voulu tabler sur le comique de situations ou les mimiques à la Louis de Funès (on avait d'ailleurs déjà songé à lui, dans un projet d'adaptation antérieur). Songeons par exemple au personnage de Mathusalix et aux champignons de caoutchouc qui gigotent sur sa peau, ou encore aux maladroites de Détritux qui, au moment de triompher de César, trébuchent et tombent à genoux devant celui qu'il entend soumettre à son autorité. De même, Abraracourcix (Michel Galabru) en équilibre précaire sur son bouclier ou Agecanonix (Sim), chancelant et toujours flanqué de sa femme plantureuse (Arielle Dombasle), tentent de nous faire rire. Plus souvent qu'autrement, toutefois, c'est peine perdue. Le menhir en forme de cœur qu'Obélix fait rouler jusqu'au milieu du village attendrit plus qu'il ne provoque l'hilarité, et ce, parce que Depardieu reste très touchant dans son attachement à cette *top model* qui s'avère sans doute plus convaincante dans un défilé de mode que sur un plateau de tournage.

En fait, quand on considère froidement ce qui arrive à nos amis gaulois, il n'y a vraiment pas de quoi s'esclaffer. Non seulement les Romains arrivent-ils à s'emparer du druide et du secret de la potion magique, mais en plus, ils le torturent, lui ainsi qu'Astérix et Idéfix. Par la suite, Astérix se voit soumis à une suite d'épreuves horribles. Enfermé dans une cage, il reçoit sur la tête une livraison de serpents venimeux et grouillants, puis on lâche les fauves, qu'il réussit de justesse à repousser. Comme si cela ne suffisait pas, il doit franchir une mare remplie de caïmans, avant de sombrer dans une fosse aux mygales dont une vient carrément se loger dans sa bouche. Franchement, Indiana Jones lui-même n'a jamais eu à en supporter autant. Et quand Astérix finit par recracher la monstrueuse

araignée, on n'est pas amusé, mais dégoûté. Lorsqu'Obélix comprend qu'il lui faut cesser de jouer au légionnaire Obélus et qu'il est grand temps qu'il vienne en aide à son ami, on pousse un soupir de soulagement tout en se demandant pourquoi le fidèle livreur de menhirs (qui ne peut pas être aussi stupide, par Bélénos !) n'a pas voulu intervenir plus tôt pour tirer Astérix de ce plus que mauvais pas.

Remarquez, je ne suis pas nécessairement en faveur d'une adaptation fidèle en tous points à l'œuvre d'origine ; je ne crois d'ailleurs pas ce type de fidélité possible. Toutefois, ici, « il y a toujours bien des limites ». Astérix et Obélix n'ont jamais été exposés à de telles horreurs ! Tout cela se situe à mille lieues de l'esprit de la bande dessinée, d'où malaise et perplexité.

Le mélange d'esthétiques auquel les auteurs du film se sont livrés ne semble pas des plus heureux, donc. Tantôt, on verse dans un réalisme outrancier (la graisse qui ruisselle des sangliers sur le menton rebondi des Gaulois affamés), tantôt on opte pour des effets spéciaux aussi inattendus qu'étranges (les Romains qui volent à des mètres dans les airs avant de s'affaler sur le sol et de se relever quasi indemnes ; les clones d'Astérix et d'Obélix qui éclatent en milliers de bulles de savon). Tout se passe comme si on n'avait pas su trancher entre ces deux tendances esthétiques et que, parfois, on s'était rabattu sur des effets tape-à-l'œil plutôt que sur une logique dramatique efficace et propre à assurer l'intérêt jusqu'au bout. Je répéterais ce que nombre de critiques ont remarqué en mentionnant la présence fugitive de trop de personnages secondaires ou une intrigue tellement lâche qu'on a dû décider que la potion magique n'agissait désormais que pendant dix petites minutes, histoire de ménager un peu de suspense dans toute cette fable qui, autrement, n'en aurait pas contenu. Et après ? N'aime-t-on pas précisément Astérix et Obélix parce qu'on sait que, de toute façon, ces deux larrons vont s'en sortir et que l'inévitable banquet se tiendra à la fin de l'aventure ? Ben voyons !



Il y a pourtant quelques trouvailles dans ce film : César que l'on dit coiffé d'un « bouquet garni », cette saisissante image des druides ligotés et suspendus aux branches de ce qui ressemble à un chêne centenaire, ou encore cette bagarre au ralenti où poisons frais et moins frais fusent de partout. Mais pourquoi faire d'Astérix et de César des alliés ? Est-ce de la rectitude politique ? Fallait-il à ce point plaire aux coproducteurs allemands et à Gottfried John, par ailleurs excellent comédien ?



Il s'avère généralement périlleux d'adapter une œuvre aussi connue que les aventures d'Astérix le Gaulois, et plus risqué encore de tenter un passage entre un univers bidimensionnel et stéréotypé (celui de la b.d.) à un autre, nécessairement plus nuancé, en trois dimensions, et habité par des personnages « vrais » dont on espère un tant soit peu de profondeur psychologique. Zidi a plus perdu que gagné à ce jeu. Mais une chose demeure : même là, Gérard Depardieu affiche son immense talent, car son Obélix crève l'écran et, par toutatis, ce n'est pas parce qu'il fait de l'embonpoint !

